

Autogestion et recohabitation Deux formes de bien vieillir Les enseignements d'une mise en perspective

Rémi Gallou *
Stéphanie Vermeersch **

La dimension culturelle
est souvent évoquée
comme une évidence
dans les choix
des modes de vieillir.

Comment
fonctionne-t-elle concrètement ?

L'exemple comparatif
entre deux formes de vieillir
au féminin éclaire ici cette question
par l'intermédiaire du lieu.

En lien avec un processus d'individualisation caractéristique des sociétés occidentales (Elias, 1991), on observe aujourd'hui une évolution convergente au niveau international, tendant à valoriser les normes de séparation résidentielle. La séparation des lieux de vie des membres de la famille permet, tout autant qu'elle symbolise, l'accès à l'autonomie des individus, norme essentielle dans les sociétés occidentales, contemporaines (Castel, 2009). L'angoisse tragi-comique des parents de *Tanguy*¹ est aussi celle de parents remis en cause dans leur capacité à avoir engendré un véritable individu, un individu *moderne*. Ainsi que cela a pu être démontré par tout un pan de la sociologie (Haumont, Dussart, 1992 ; Bidou, 1982), c'est l'ensemble d'un modèle culturel qui est convoqué par l'intermédiaire du rapport aux lieux : où l'on vit est étroitement lié à comment l'on vit.

En vertu de cette étroite relation entre lieux et formes du vieillir, les questions posées au sein des familles et à l'ensemble de la société, prennent une certaine acuité : on peut tenter de maintenir les personnes âgées chez elles sous condition d'aides, les *placer* en maison de retraite, ou encore les accueillir chez soi, pour les enfants. Outre le fait que ces possibilités ne sont pas offertes de façon équivalente à chaque personne, chacune promet au *vieux* une forme de vieillir différente : il ne s'agit pas *que* de vivre ici ou là, entre tels ou tels murs.

* Socio-démographe, Direction des recherches sur le vieillissement, Cnav.

** Chargée de recherches au CNRS, à l'UMR LOUEST, CNRS.

Afin de réfléchir aux différentes formes du vieillir offertes par les sociétés contemporaines, nous avons choisi d'en mettre deux en vis-à-vis, certes encore marginales en France et dont les présupposés paraissent opposer : les maisons de « vieux » autogérées, souvent encore à l'état de projet et la cohabitation de personnes âgées avec leurs enfants au sein des familles immigrées (la « recohabitation familiale »). Même si l'évaluation de ce type de cohabitation est difficile à saisir avec précision d'un point de vue statistique, l'enquête Share² permet de se faire une idée de la situation de recohabitation puisqu'en France en 2004 7,5% des 50-60 ans déclaraient vivre avec au moins un de leur parent.

Au-delà d'un simple vis-à-vis renvoyant à la distance entre les cultures, nous avons cherché à comprendre comment les pratiques se répondaient et ce que chacune pouvait nous apporter à la compréhension de l'autre. Ces discours, qui renvoient *a priori* à deux modèles de civilisation, permettent de battre en brèche l'idée de l'universalité d'un modèle culturel et partant de sa supériorité vis-à-vis des autres. Ecouter ces femmes parler et les faire indirectement dialoguer permet de souligner combien ce qui semble *naturel* et objet de fierté pour les un(e)s ne l'est pas pour les autres, et relève finalement d'un construit social ayant de valeur surtout aux yeux de ceux qu'il façonne. Au moyen d'entretiens réalisés avec des femmes Babayagas et des femmes africaines vivant en France, ainsi qu'en mobilisant de grandes enquêtes statistiques internationales concernant modes de vie et *désirs* de modes de vie au moment de la perte d'autonomie, nous avons cherché à dégager les points d'opposition mais également les points communs des discours des unes et des autres. Ces derniers amènent à reconstruire l'irréductibilité des modèles culturels pour envisager plutôt une différence de hiérarchie

entre les différentes normes organisatrices de la vie sociale. Nous étudierons d'abord les discours qui accompagnent la volonté de vieillir au sein d'une opération d'habitat autogéré, puis nous verrons qui est concerné par la recohabitation familiale, pour enfin aller mettre en vis-à-vis les deux types de discours et souligner combien ces femmes recherchent, sous différentes formes, la même chose.

Vieillir « autrement » : les opérations d'habitat autogéré

La génération dite du baby-boom comprend ceux et celles qui furent les premiers à se poser la question des conditions de leur jeunesse et de leur entrée dans la vie adulte, à l'occasion de Mai 68. Elle compte aussi les premières personnes âgées à se poser la question des conditions de leur vieillissement : « après avoir transformé toutes les étapes du cycle de vie à chaque fois qu'ils les ont franchies [...] les babys-boomers seront-ils porteurs de nouveaux comportements au moment de la vieillesse ? » (Bonvalet, Ogg, 2009). Les projets d'habitat autogéré pour personnes âgées entendent en effet changer les modes de vieillissement, en proposant une façon tout à la fois autogestionnaire, solidaire, citoyenne et écologique de vivre le vieillir.

Les principes de la Maison des Babayagas :

L'un des projets les plus emblématiques de cette volonté de changer en profondeur le rapport à la vieillesse est « La maison des Babayagas » qui devrait prochainement voir le jour à Montreuil-sous-Bois en Seine-Saint-Denis³. Associée à une vingtaine de femmes âgées de 65 à 90 ans, Thérèse Clerc, militante féministe engagée de longue date au sein de la vie associative montreuilloise porte ce projet depuis 10 ans. Soutenu à l'échelon local, le projet a rencontré les difficultés auxquelles se heurtent la plupart des opérations de logement ne passant pas

par les filières classiques de production. Elles ont cependant été ici amplifiées par le caractère non mixte de l'opération, qui fut un temps interprété comme discriminatoire : trouver les soutiens institutionnels, dénicher des personnes « relais » au sein des institutions, débloquer les financements... La construction a démarré en 2010, d'une structure comprenant une vingtaine de studios destinés à des femmes « âgées », quelques logements étudiants, une salle commune, un atelier, des chambres d'amis, un spa, une bibliothèque...



Castle Wall © Peter Ehrlich

Autogestionnaire, le projet le fut dans son montage, dans son dessin -les architectes ont travaillé directement avec le groupe-, il le sera dans son fonctionnement quotidien, dans ses modes de recrutement -la cooptation- et dans l'aide que les femmes s'apporteront mutuellement et qui permettra de ne pas avoir de personnel (para)médical à

de l'eau, des énergies et des déchets au quotidien.

Féminisme et militantisme : Le projet des Babayagas trouve ses racines dans l'histoire de vie de Thérèse Clerc, qui l'a porté et vis-à-vis de laquelle il est redevable de sa dimension féministe, d'un féminisme militant. De ce point de vue, il se situe dans la lignée d'utopies féministes soucieuses de donner à la femme une place entière, sécurisée et sécurisante au sein de la ville, à l'instar d'Herland, imaginée par Charlotte Perkin Gillman (1860-1935). Société utopique uniquement composée de femmes, ces dernières y font tout comme les hommes, parvenant, grâce à la sollicitude («care») dont elles s'entourent les unes les autres, à se reproduire (Mozere, 2009). On retrouve dans les Babayagas la force de cette éthique du dévouement mutuel qui permet cette fois-ci non pas de donner la vie mais de la quitter avec douceur et sérénité.

Pour les porteuses du projet, militantisme et féminisme sont essentiels : « *nous sommes toutes des militantes, nous avons toutes été engagées dans notre vie* ». Cette position de militance, voire de *résistance* mais également *d'invention sociale*, constitue la carte de visite de l'opération. Il correspond à l'esprit du projet, qui veut constituer un exemple à suivre, un modèle universel à reproduire -« *nous sommes l'avant-garde éclairée qui va proposer les modèles d'une nouvelle société* »- mais n'embrasse pas nécessairement l'ensemble des parcours de vie des participantes. Néanmoins, l'appartenance aux Babayagas apparaît la plupart du temps comme un aboutissement, une conséquence logique d'un parcours de vie. Ainsi Madeleine⁴ peut elle déclarer que « *le projet Babayagas clôturerait ma vie d'une façon cohérente* ». Au-delà des multiples trajectoires, des différences dans les « carrières » (Becker, 1963 ; Bacqué, Vermeersch, 2007) militantes de ces femmes,

demeure. Solidaires, les femmes le seront dans le soutien dont elles veulent faire preuve les unes vis-à-vis des autres, notamment dans l'accompagnement en fin de vie qu'elles désirent pousser le plus loin possible. Le projet est également citoyen, au travers de l'ouverture à la ville et des activités que les femmes entendent développer : soutien scolaire, aide aux jeunes femmes, alphabétisation, université du savoir sur la vieillesse. Enfin, économie d'énergie et respect de l'environnement ont guidé la construction dans la mesure du possible, et un soin particulier sera apporté à la gestion

elles ont toutes montré une conscience sociale aiguë vis-à-vis des événements sociaux et politiques advenus au cours de leur existence. Notamment, pour un bon nombre d'entre elles, il y eu un avant et un après Mai 68, seconde naissance et occasion de se libérer de tutelles –matrimoniales, patriarcales- oppressantes et non choisies. Elles sont nombreuses à y avoir participé, à l'avoir « fait », « naturellement » souligne Jackie⁵ qui a signé par la suite le « manifeste des 343 salopes ». Qu'il soit viscéral ou théorique, qu'elles le portent en étandard ou non, le féminisme de 68 agrée l'ensemble des Babayagas, « correspond à ce qu'[elle] pense ». Cette communauté de pensée est en partie due au filtre du recrutement des femmes : la plupart d'entre elles entendent parler du projet dans les medias (presse, radio), or Thérèse est la voix des Babayagas, qu'elle donne à voir au monde comme un projet simultanément féministe et militant. Ne sont par conséquent séduites que celles en qui ce discours éveille un écho... Et seront finalement acceptées par le groupe celles dont le profil n'est pas trop dissonant vis-à-vis de ces dimensions originelles.

Le rejet de la maison de retraite : A l'approche de la vieillesse, la volonté d'éviter à tout prix la maison de retraite est systématiquement liée à l'investissement dans un projet d'habitat alternatif. L'institution, parce qu'elle dénie aux individus la capacité à se prendre en charge eux-mêmes, constitue la figure repoussoir pour toutes les femmes rencontrées :

« C'est des mouroirs. C'est des endroits où on est une chose qui vieillit. On nous parle comme à des bébés. (...) C'est pas marrant, pour moi, c'est une prison en attendant le cercueil (...) oralement, mentalement, psychologiquement c'est une horreur, je trouve. Moi je préférerais me suicider avant, franchement,

j'aimerais pas être dans une situation comme ça. Je ne voudrais pas » (Annick)

Le constat est quasi général de la dégradation à laquelle conduit cette forme d'hébergement. La plupart des Babayagas connaissent d'assez près –pour leur mère, leur sœur ou une amie- cette situation de la prise en charge institutionnelle, dans le cadre de maison de retraite ou de l'hôpital et il s'agit là d'une expérience fondatrice de leur volonté de vieillir autrement : si toutes n'ont pas les mêmes trajectoires sociales ou militantes, si toutes n'ont pas le même rapport au féminisme, elles ont en commun, de façon unanime, le refus d'aller dans une telle institution.

Anticiper et prévoir : Ou plus exactement d'y être placée, car c'est justement afin d'éviter le moment où elles ne seront plus en capacité de choisir, et où leur entourage choisira alors pour elles, qu'elles se lancent dans la maison des Babayagas alors qu'elles ne sont pas encore en situation de perte d'autonomie nécessitant une prise en charge. Elles sont plusieurs à avoir fait l'expérience de devoir placer leurs propres mères en maison de retraite en dernier recours, et contre leur volonté, et elles en ont tiré des enseignements pour leur propre situation :

« J'ai eu moi aussi à m'occuper de ma mère très longtemps jusqu'à il y a deux ans où elle est décédée, dans des conditions vraiment très difficiles, pour finalement qu'elle aille en maison de retraite et c'est vrai que la génération d'après on se pose des questions, comment ça va se passer pour nous ? » (Michèle⁶)

« Quand on avance en âge, je pense qu'il faut prévoir pour ne pas que le ciel nous tombe sur la tête. Mais oui, on est obligé de prévoir sa vieillesse ». (Dominique⁷)

L'anticipation, de la perte d'autonomie et de la privation du choix, est ainsi une dimension

fondamentale des projets d'habitat alternatif pour personnes âgées.

Sauvegarder son autonomie : Les récits de vie des femmes que nous avons rencontrées posent fortement la question du rapport à l'autonomie, à travers ses différentes déclinaisons : rapports aux enfants (ne pas leur faire porter le poids de la prise en charge, ne pas dépendre d'eux), aux autres (éviter la solitude et satisfaire les besoins sociaux mais résister à l'envahissement du groupe) ou encore au corps (pallier la perte d'autonomie physique). La sauvegarde de l'autonomie « le plus longtemps possible » est le bénéfice le plus attendu et le plus largement partagé par les Babayagas.

La situation spécifique de cette génération de femmes au sein de la famille n'est d'ailleurs pas anodine pour comprendre cette valeur accordée à l'autonomie et la peur concommittante de sa perte. Elles sont plusieurs à appartenir à la « génération pivot » (Attias-Donfut, 1995), née entre 1939 et 1943 et caractérisée par son intense participation à la solidarité familiale : parents, enfants et petits-enfants, elles se sont occupées ou s'occupent d'une manière ou d'une autre de trois générations. Dans le cas des Babayagas, on pourrait étendre cette notion de génération pivot y compris aux femmes nées dans les années 20 et 30, tant toutes témoignent de l'endossement de ce rôle de soutien familial et justement de la volonté de ne y pas être réduite :

« Ça nous plaît bien d'être des sorcières, de ne pas être des mamies nova qui se laissent mener par le bout du nez, par le politique, la consommation, les mecs, les autres bonnes femmes, notre vie n'est pas terminée, pas limitée à nos enfants et nos petits enfants, c'est une vie propre » (Monique⁸).

Thérèse souligne à plusieurs reprises qu'elle a élevé ses quatre enfants, qu'elle s'est

occupée de ses 14 petits-enfants, et qu'elle compte à présent s'occuper d'elle-même et vivre pour elle.

Et c'est au nom de cette vie en toute autonomie, y compris vis-à-vis de leurs enfants, qu'elles refusent l'idée de la recohabitation, à laquelle soustraient pourtant bien d'autres femmes.

La recohabitation familiale des familles immigrées

La recohabitation consiste dans le retour à la vie commune d'un parent et d'un enfant, bien après la décohabitation parentale qui introduit l'enfant dans la vie adulte autonome. Dans le cas des personnes âgées, ce retour n'est, la plupart du temps, pas volontaire et s'effectue pour des raisons de santé ou de solitude. Retourner vivre chez un enfant peut résonner comme un échec ou tout au moins exacerber une culpabilité, un complexe indubitablement liés à l'avancée en âge (Mantovani, Membrado, 2000) pour le parent qui ne parviendrait plus à tenir sa place et donc, à vivre seul. Pour l'enfant accueillant, la recohabitation peut apparaître comme une charge lourde à assumer, matériellement et économiquement, mais également d'un point de vue pratique (disponibilité suffisante, préservation du temps pour soi), social (préservation de la vie sociale) et psychologique. Loin de ces schémas pourtant, des femmes et des hommes envisagent et acceptent la recohabitation non contrainte comme une étape nécessaire, tant toute autre solution apparaît comme inenvisageable.

Des situations de cohabitation diverses selon les pays et les origines : De 1962 à 1990, les recensements de la population française ont tous fait apparaître une baisse du nombre et de la proportion de personnes âgées en situation de cohabitation : d'après les données du recensement, le taux de cohabitation des

plus de 75 ans était de 16,6% pour les personnes seules en 1990 et de 12% en 1999 (Renaut, 2001). L'évaluation du nombre de ménages recohabitants à proprement parler peut être approché par l'enquête Share évoquée précédemment, qui offre l'avantage de comparer la situation française à celle d'autres pays européens. Si 7,5% des 50-60 ans vivaient en 2004 avec au moins un de leur parent en France, ils n'étaient que 1,8% aux Pays-Bas, 2% en Suède, 3,4% au Danemark. A un niveau semblable à celui de la France on trouve la Suisse (10%) et un peu au-dessus, l'Allemagne (13%) et l'Autriche (14%). Les taux de cohabitation de la Grèce (17%), de l'Espagne (24%) et de l'Italie (24,3%) sont les plus élevés d'Europe.

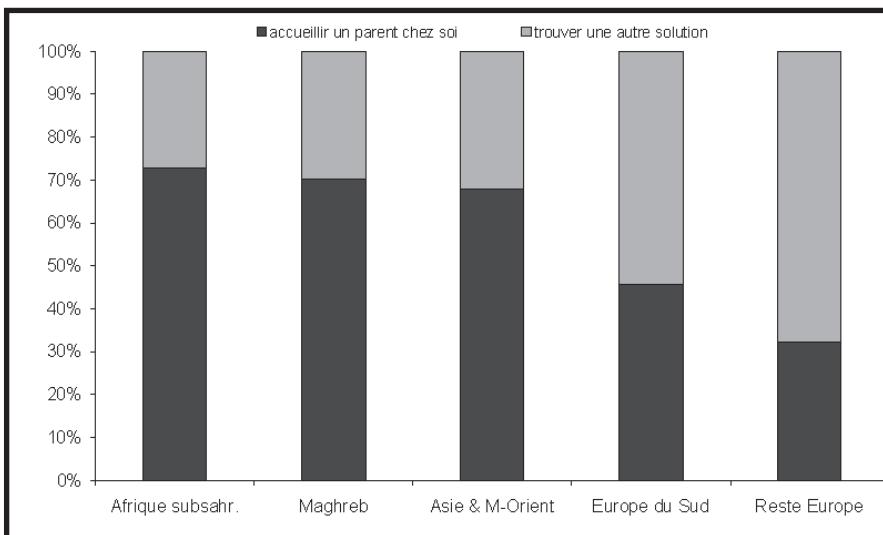
Au sein de ces familles recohabitantes, on sait sans pouvoir le quantifier⁹, qu'une partie importante est du ressort de populations d'origine immigrée vivant en France. Pour expliquer ces comportements résidentiels après l'âge de la retraite, on évoque la culture héritée des pays d'origine et des grilles de lecture culturaliste : l'axe Nord/Sud est utilisé pour différencier les valeurs familiales, les pays du Nord tendant à valoriser des valeurs plus individualistes et ceux du Sud plus familialistes. Cette division se vérifie en effet particulièrement dans le cadre de la cohabitation des générations : l'enquête Share met en évidence le départ plus tardif des enfants du domicile parental, ainsi qu'une cohabitation plus fréquente entre parents âgés et enfants adultes dans les pays d'Europe du Sud. La Grèce, l'Espagne et l'Italie voient en 2004, 49% des plus de 50 ans vivre avec au moins un enfant. Ce chiffre est à rapporter aux autres pays européens, pour lesquels le taux de cohabitation était en moyenne de 20% et de 23% pour la France. De la même façon, dans les pays non européens, notamment au Maghreb ou en Asie, on observe toujours une très forte tendance des personnes âgées à cohabiter

avec leurs enfants, signe de la prégnance de la piété filiale (T. Antonucci and J. Jackson, 2005).

La prégnance de la recohabitation : La recohabitation est une forme d'expression des solidarités entre générations, celles-ci étant elles-mêmes largement façonnées par les normes culturelles (Attias-Donfut C., Gallou R., 2006) comme l'indiquent les données issues de l'enquête sur le passage à la retraite et le vieillissement des immigrés en France (Attias-Donfut C. et alii, 2006). Les réponses aux questions d'opinion portant sur la place et le devenir des personnes âgées ne parvenant plus à vivre seules et sur le rôle des enfants, varient fortement notamment selon le sexe et le pays d'origine A la question «Que devraient faire les enfants dont le père ou la mère âgé(e) a des difficultés à rester vivre seul à la maison ?» les écarts vont du simple au triple entre les personnes originaires d'Europe et celles originaires d'Afrique. Pour les trois quarts des immigrés originaires d'un pays d'Afrique (Maghreb et Afrique Subsaharienne¹⁰ réunis), d'Asie ou du Moyen-Orient vieillissant en France, il convient d'accueillir chez soi son parent âgé et pouvant difficilement vivre seul (père ou mère indistinctement). Trouver une autre solution ne recueille que de faibles suffrages (graphique 1). A l'inverse, pour les immigrés originaires d'un pays d'Europe, il est préférable de trouver une autre solution dans 60% des cas pour les personnes originaires d'Espagne, d'Italie ou du Portugal et dans plus de 80% des cas lorsqu'ils sont originaires d'un pays d'Europe du Nord ou Continentale.

Interrogés ensuite non plus sur ce qu'ils estiment être le *juste* choix, mais sur ce qu'ils envisageraient *pour eux-mêmes* comme solution de logement s'ils ne parvenaient plus à vivre seuls, ils répondent certes un peu moins souvent dans l'ensemble qu'ils

Graphique 1 : Hommes et femmes immigrés pensant qu'il faut accueillir un parent âgé chez soi selon le pays d'origine



Source : Enquête sur le Passage à la retraite des immigrés, Cnav, Insee 2003

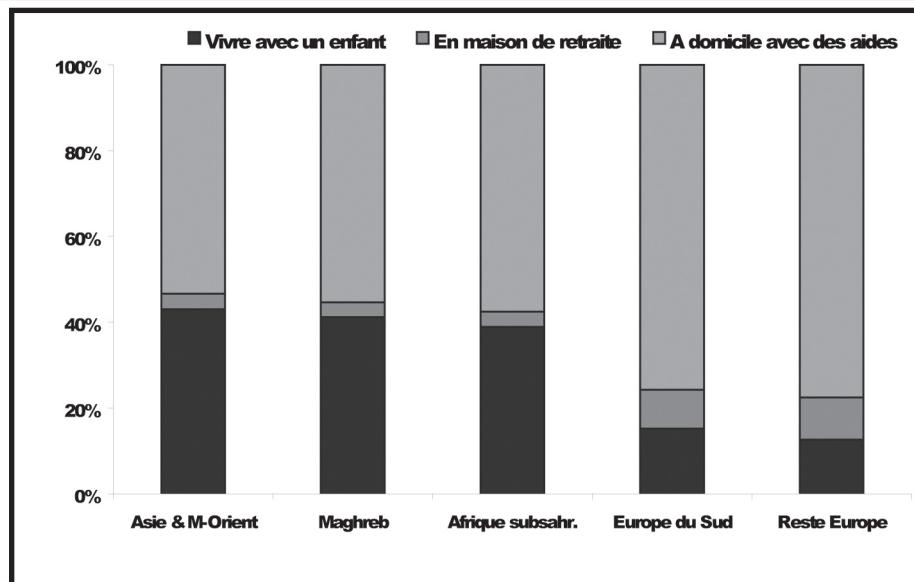
Champ : immigrés âgés de 45 à 70 ans résidant en France en ménage ordinaire

préféreraient vivre chez un enfant, mais les écarts entre pays du Nord et pays du Sud persistent (graphique 2). Pour tous, la solution préférée majoritairement est de rester chez soi et d'y recevoir des aides. Si *en théorie* il est jugé préférable d'accueillir un parent vieillissant et de ne pas le laisser seul chez lui, on préfère, *en pratique*, demeurer à son propre domicile.

Malgré tout, être logé par un enfant reste une solution projetée par presque la moitié de personnes originaires d'Afrique (du Nord et Subsaharienne), ainsi que du proche et Moyen-Orient et d'Asie alors que les immigrés d'Europe se montrent réticents et optent très majoritairement pour un maintien à domicile avec des aides. L'entrée en maison de retraite est dans l'ensemble peu briguée (7% des souhaits en moyenne) et, quand elle

est choisie, c'est en grande majorité (sept fois sur dix) par des ressortissants européens.

Des différences entre les hommes et les femmes : Les réponses varient fortement selon le sexe : les hommes pensent un peu plus souvent qu'il revient aux enfants de prendre en charge leur parent, notamment parmi les Africains, les Maghrébins, les Asiatiques et dans une moindre mesure, les européens du Sud. D'après les commentaires associés aux réponses obtenues, l'écart d'opinion entre hommes et femmes tiendrait au fait que la situation de cohabitation est ressentie de façon plus contraignante par les femmes, traditionnellement chargées de s'occuper des autres, que par les hommes qui échappent régulièrement à ces tâches domestiques. La charge supplémentaire de travail occasionnée par l'accueil d'un parent à la maison incombant la plupart du temps aux femmes, elles sont

Graphique 2 : Hommes et femmes immigrés souhaitant à l'avenir recohabiter avec un enfant

Source : Enquête sur le Passage à la retraite des immigrés, Cnav, Insee 2003

Champ : immigrés âgés de 45 à 70 ans résidant en France en ménage ordinaire

logiquement enclines à émettre davantage de réticences face à cette éventualité.

Pour autant le clivage Nord/Sud reste pertinent, puisque parmi les femmes européennes moins d'une sur quatre (24%) approuve l'accueil à domicile d'un parent dépendant, alors que trois femmes originaires du Maghreb sur quatre (74%) y voient la solution la meilleure. Les différences selon l'aire géographique dont on est originaire sont tout aussi importantes pour les hommes, puisqu'ils sont 80% à préférer la cohabitation avec le parent parmi les originaires d'Afrique, et 24% parmi les originaires d'un pays d'Europe.

Ainsi, dès lors que les sujets sont directement impliqués et quelle que soit leur origine, ils manifestent une moindre aspiration à la cohabitation des générations. Dans tous les groupes émerge et se confirme la tendance à préférer l'intimité à distance, qui devient ainsi la plus « désirable », pour les personnes âgées comme pour leurs enfants (Attias-Donfut, Renaut, 1994). Le processus

d'individualisation progresse, notamment au sein des familles immigrées au fur et à mesure qu'elles vivent depuis plus longtemps dans des pays où l'autonomie de chacun est la norme des comportements et des pratiques. La société française semble ainsi exercer une influence sur les immigrés eux-mêmes, dans le sens d'une plus grande aspiration à l'autonomie. Cependant, si les cultures d'origine semblent ainsi converger entre elles et avec la culture *individualiste* des pays d'accueil, il n'en reste pas moins que les différences culturelles font encore sens pour un certain nombre d'individus et de familles. Les discours soulignent alors combien la *honte* des uns peut parfois faire la *fierté* des autres.

« Bien vieillir » : à chacun(e) son cadre de référence

Malgré les différences de cadres d'enquête, et de ce fait la difficulté à mettre sur un même plan les réponses des unes et des autres, les

femmes rencontrées –Babayagas et femmes d'origine d'Afrique sub-saharienne¹¹- sont toutes amenées à définir un « bien vieillir» (Mantovani J, Membrado M, 2000, p.14). Elles font appel à des représentations et conceptions idéales au sein desquelles la vieillesse doit, ou devrait, s'inscrire : valorisation de l'autonomie pour les unes, de la solidarité pour les autres. Au premier abord, les deux types de discours permettent de mesurer les variations des normes culturelles.

Autonomie versus solidarité ? Il a déjà été souligné combien les femmes qui aspirent à vivre au sein de la Maison des Babayagas sont désireuses, par cette intégration, de sauvegarder leur autonomie. C'est au nom de ce principe, pour elles essentiel, qu'elles refuseraient d'aller chez leurs enfants. On peut ainsi partager une certaine intimité, entretenir des relations que l'on estime satisfaisantes avec ses enfants sans pour autant désirer que cette intimité soit, au quotidien, partagée. La séparation des territoires est ici garante d'une distance qui n'est pas de l'indifférence, mais qui relève d'un respect des individualités.

«Moi je suis partie de chez mes parents très jeune, je n'aimerais pas m'imposer à mes enfants. (...)Surtout malade. Déjà, si je n'étais pas malade, imaginons ce serait maintenant, je ne pourrais pas m'empêcher de me mêler un peu de leur vie. Donc, moi je n'aurais pas eu envie que mes parents se mêlent de ma vie. Chaque génération a sa propre vie. Donc c'est impossible.» (Annick)

Annick reformule ainsi l'essentiel du processus d'individualisation, qui tend à faire de la possibilité pour l'individu de disposer de son existence l'impératif catégorique de tout épanouissement individuel : l'idéal

du moi consiste en effet « à se détacher des autres, à exister par soi-même et à rechercher la satisfaction de ses aspirations personnelles par ses propres qualités, ses propres aptitudes, ses propres richesses et ses propres performances [...]» (Elias, 1991, p.192).

A « l'impossibilité », pour Annick, d'envisager la recohabitation, répondent comme en écho les discours des femmes africaines rencontrées, mères et filles. Pour répondre à la question du choix du mode de vie à l'approche du vieillissement des parents, le modèle de la terre d'origine est systématiquement convoqué :

«Il vaut mieux vieillir en Afrique, parce que en Afrique on s'occupera toujours de toi. Ici tu vieillis tu es toute seule dans ton appartement, dans ta maison. Qui s'occupe de toi ? Il faut toujours appeler les services, il faut payer. En Afrique tes enfants, un de tes enfants va te mettre à côté ! C'est sacré pour nous une mère ou un père ! Il va te mettre à côté de lui, il va te dire maintenant qu'il s'occupe de toi, tu es là, donc c'est mieux» (Lucie)¹³.

Dans le contexte des familles immigrées d'origine africaine, la primauté revient aux liens et à l'entraide au sein de la famille. La cohabitation intergénérationnelle apparaît comme allant de soi pour les mères comme pour leurs filles. Mantovani et Membrado ont également noté combien «les liens fondés sur les valeurs de solidarité, au sein des familles de statut social modeste, notamment parmi celles qui sont issues de l'immigration, ont su garder toute leur force»¹⁴. Au modèle occidental, structuré autour du principe d'autonomie, sont opposés la vie en famille, le groupe, la communauté, laissant entendre à quel point on est alors entouré et bien entouré. Relations familiales et extra familiales se mélangent, rassurantes

et protectrices. Il y a sans doute quelque exagération dans ce propos et la vieillesse africaine est vraisemblablement mythifiée. Mais l'on trouve dans la force avec laquelle ce propos est convoqué, un des signes de l'attachement des immigrés à leur double culture. Tout en reconnaissant les liens qui les maintiennent en France -les enfants, *l'enracinement*- les atouts de vivre dans un pays riche (la qualité des soins), il n'est pas question d'oublier les valeurs de la société d'origine (Attias-Donfut, Gallou, 2006).

Il ne s'agit pas ici d'opposer deux modèles de société ou de souligner à quel point ils sont différents. Ce sont les principes qui les gouvernent qui nous intéressent et les pratiques qui en découlent. Deux hiérarchies différentes des normes de vie, individuelle et familiale, les structurent : en France et pour ces Babayagas, l'autonomie individuelle prime et la cohabitation est rejetée en son nom. En Afrique et pour les femmes d'origine africaine vivant en France que nous avons rencontrées, c'est la solidarité familiale qui est mise en avant et organise les formes du vieillir. Cependant, si on lit plus avant, on constate que ces femmes se rejoignent sur un point, qui guide en grande partie leurs choix : mettre l'isolement et la solitude à distance.

Une même exigence : vivre entourée : Si les Babayagas ne veulent pas aller vivre chez leurs enfants, on a vu qu'elles refusaient tout autant et de façon très violemment, la maison de retraite. On retrouve ce même discours chez les femmes africaines et de façon tout aussi ferme, mais pour des raisons différentes. La maison de retraite est alors en effet rejetée non pas tant en raison de la façon dont on y est traité, même si cet aspect est également évoqué, mais surtout parce que y vivre signifierait avoir été abandonné par ses enfants. Les Babayagas connaissent parfaitement les conditions de vie dans ces

institutions, et c'est d'ailleurs la plupart du temps l'expérience vécue, par l'intermédiaire d'un proche, qui fonde l'envie de ne pas y finir ses jours. Chez les femmes africaines, ce qui fonde le rejet est moins l'expérience vécue que la façon dont on interprète ce placement :

«Aux Comores on n'est jamais rentré dans une maison de retraite, parce que les enfants ils ne nous rejettent pas» (Zélika)¹⁵

Vivre en maison de retraite ne peut avoir qu'une explication : le rejet des parents par leurs enfants. Plus même, une fois mis entre ces murs, les parents y sont pour ainsi dire délaissés, abandonnés. Et le regard et le jugement que porte la jeune génération, française *issue de l'immigration*, vis-à-vis de la place accordée aux personnes âgées en France, sont très négatifs :

«Parce que les maisons de retraite, d'après ce qu'on m'a dit de bouche à oreille... Moi j'ai des copines Françaises qui mettraient leurs parents en maison de retraite. Et j'ai des copines qui travaillent dans des maisons de retraite et il y a des personnes âgées qui disent que leurs enfants ne sont jamais venus les voir.» (Hélénia)¹⁶

Le regard posé sur ce type de comportement est alors sans appel, la force même de la relation filiale étant remise en cause par cette pratique :

«En fait ça ne se fait pas ça, d'envoyer sa mère dans une institution, franchement ça se fait pas. Si moi je le fais, on va me regarder : «T'aimes pas ta mère ? C'est quoi ce que t'as fait ? Fallait l'envoyer en Afrique !». Ça ne se fait pas du tout ça chez nous» (Fanta)¹⁷

Cette idée de préférer rentrer en Afrique plutôt que de vivre en maison de retraite semble persistante, parce que justement, là

bas, on n'y sera pas seul et on n'y vivra pas ses vieux jours en solitaire.

Si l'on fait à présent un retour sur les discours des Babayagas, on peut souligner qu'il ne s'agit pas, pour elle, de se couper de leurs enfants en emménageant dans leur Maison :

«(...) mais j'ai toute confiance en elles [ses filles], elles auront toutes leurs places. Enfin, je veux dire qu'un projet comme les Babayagas n'élimine pas les enfants, loin de là. Mais c'est un rôle qui sera sans doute plus léger et plus rassurant.» (Michèle)

Au contraire, cette intimité non plus partagée mais à distance bénéficiera à la relation mère-fille, dans la mesure où elle facilitera les rôles de chacune.

Et finalement, c'est bien une forme de communauté que ces Babayagas recherchent, un collectif bienveillant permettant l'insertion au sein d'un réseau de solidarité :

«On aura des espèces de devoirs de solidarité l'une avec l'autre, c'est-à-dire que c'est comme si on avait un très bon voisinage qui serait idéal, on s'aide entre voisines, on sait qu'il y aura une présence, c'est un grand devoir de solidarité les unes par rapport aux autres» (Annick)

Le groupe apporte également une vie sociale pour remédier à l'isolement, toujours possible : Michèle a beau se définir comme solitaire, « être tranquille chez soi, ce n'est pas suffisant », et ce qui lui plaît, c'est de pouvoir conserver une vie sociale, d'être toujours en lien.

La présence du groupe, autour de chacune des Babayagas, est un élément décisif de leur projet. Contrairement à ce que voudraient laisser croire des théories résorbant l'individualisme dans ses conséquences pathologiques, la volonté de vivre en lien avec les autres est consubstantielle à l'affirmation de l'individu. C'est par la *relation* que les

individus se forment et se transforment et que l'individualité prend sens (Elias, 1991). Cette présence constante –d'autres, bienveillant(e)s, sont tout près- constitue une sécurisation de l'existence. La présence du groupe permet de pallier les petites défaillances physiques quotidiennes, qui se font de plus en plus nombreuses avec l'avancée en âge : lacer ses chaussures, se coiffer, boutonner une robe... Plus, c'est une aide à la fin de vie qu'apporte le groupe : « c'est dans la paix et la tendresse que se fera l'ultime passage¹⁸ ». Vivre le mieux possible sa vieillesse, en adoucir les maux quotidiens et accompagner la mort sont les rôles que les Babayagas se font le devoir d'endosser les unes vis-à-vis des autres, afin de garder tout au long, une indispensable « *dignité* ».

Solidarités « électives » et solidarités « traditionnelles » : Sous des abords qui semblent s'opposer, Babayagas et femmes africaines recherchent en partie la même chose, ne pas vivre isolées. Mais pour les femmes africaines, rompre cet isolement se fait par le biais de la famille, *restreinte* aux enfants si elles sont en France, *élargie* si elles sont en Afrique. Pour les Babayagas, la famille est plus porteuse de menaces vis-à-vis de l'autonomie de chacune, et ne peut, par conséquent, constituer une sphère réellement protectrice.

En France, et plus largement dans les pays du nord de l'Europe, le statut de la famille a changé (de Singly, 1993, 1996). Elle n'a pas disparu mais s'est transformée et se trouve aujourd'hui davantage au service des individus. Le Bart souligne que ce n'est pas un hasard si « en France au moins, la sociologie de l'individualisation a été le fait de spécialistes du couple et de la famille » (p.164) : c'est au sein de la famille que manifeste en premier lieu l'individualisation, car c'est là que l'individu se construit comme tel. Elle est logiquement la première

à subir les conséquences des changements dans la façon d'être soi. Si elle n'apporte pas aujourd'hui aux individus ce qu'ils demandent, en premier lieu l'épanouissement individuel, elle est susceptible de ne plus être investie, ou alors de façon différente, plus conditionnelle. Dans le cadre de l'épanouissement de soi que recherchent les femmes des Babayagas, elle n'est pas la plus apte à leur procurer le confort qu'elle désire, dosage d'autonomie et d'intégration sociale. Or cette intégration sociale doit se réaliser au milieu de pairs dûment choisis, et non pas imposés en vertu de leur simple lien familial. D'ailleurs les Babayagas se recrutent par cooptation, et maîtrisent ainsi la composition du groupe qui les entoure. En revanche en Afrique, la famille doit pourvoir à la socialisation, à l'intégration sociale et à la solidarité. Les Babayagas et les femmes africaines ne veulent pas vieillir isolées et cherchent un groupe pour entourer leurs vieux jours. Mais pour les premières ce groupe doit être choisi, pour les secondes il doit être le groupe *évident*, la famille. Un même besoin, celui des autres ; deux moyens différents d'y pourvoir.

Conclusion

« *Aller vivre avec mes enfants ? Mais on n'est pas dans cette civilisation là. C'est fini depuis longtemps* » (Annick). En vertu d'un point de vue évolutionniste assez largement répandu en Occident, la recohabitation familiale appartiendrait à un monde *révolu* et *rétrograde*. Pour nombre d'africains en revanche, tout autre formes du vieillir signe la honte d'une société qui abandonne ses aînés. Pourtant, qu'elles se lancent dans une *aventure* autogérée ou qu'elles choisissent de vivre avec leurs enfants, la quête d'un groupe protecteur et rassurant guide les pas de ces femmes.

Pourquoi n'envisagent-elles pas leur vieillissement de la même façon ? Les explications les plus courantes renvoient à

la culture : on vieillit comme l'on a vécu, selon que l'on est façonné par une société plus communautaire ou plus individualiste. Les entretiens que nous avons réalisés, en un sens, donnent toute leur place à cette grille de lecture, d'autant plus que l'on observe une influence, sur les comportements résidentiels à la retraite, du temps passé en France. Mais d'autres pistes peuvent être mobilisées qui permettent de saisir l'ensemble des enjeux de ces formes du vieillir.

Le milieu social : on a affaire ici à deux espaces sociaux très différents. Professions de la culture, de l'enseignement, milieux artistique et cadres pour les Babayagas, professions intermédiaires, employées et ouvrières pour les femmes africaines. On sait que l'habitat alternatif est largement une affaire de couches moyennes diplômées et socio-culturelles (Bacqué, Vermeersch, 2007). Le choix du modèle africain n'est-il pas, aussi, un choix de milieu populaire ? Autre piste, le genre : les femmes Babayagas veulent mettre les hommes à distance pour se décharger du poids de leur prise en charge, les femmes immigrées veulent moins que les hommes cohabiter car elles ont alors conscience de ce qu'elles auraient à endosser. Une aspiration commune trace une communauté de vue liée au genre, et fait s'interroger sur un modèle sexué de vivre la vieillesse, intimement lié à ce qu'a été la vie des femmes, avant.

Pour finir, on peut se demander dans quelle mesure les discours et les pratiques ne relèvent pas d'une nécessaire adaptation aux conditions de possibilités : les Babayagas auraient-elles la possibilité –ne serait-ce que matérielle– de vieillir chez leurs enfants ? Inversement les femmes africaines ont-elles d'autre choix que de vieillir avec leurs enfants ? En milieu urbain, elles se raccrochent à la cohabitation aussi parce que les liens familiaux ne sont prolongés par

aucun réseau social.

Une analyse pertinente des formes du vieillir se trouve sans doute à la croisée de ces explications, qui permettent de dépasser l'opposition, souvent mobilisée, entre modernité et tradition. ■

1. Titre d'un film d'Etienne Chatillez (2001) sur la cohabitation prolongée d'un trentenaire chez ses parents, ces derniers cherchant par tous les moyens à l'inciter à quitter le domicile parental, sans succès.
2. L'enquête Share initiée en 2004 et reconduite tous les deux ans interroge les européens de plus de 50 ans dans 13 pays, sur les aspects économiques, de santé et sociaux (logement, famille, retraite) de leurs conditions de vie.
3. Cette opération a été étudiée dans le cadre d'une recherche commanditée par le PUCA, Appel d'offre Projet Négocié « Négociations et hybridations des savoirs entre professionnels et habitants. Le cas de la production alternative d'habitat », dirigée par M.-H. Bacqué et V. Biau.
4. 90 ans, veuve, vit seule, ancienne employée puis cadre dans l'industrie métallurgique, des enfants, petits-enfants et arrière petits-enfants.
5. 67 ans, vit seule, travaillait dans l'industrie musicale, encore aujourd'hui fait des petits boulot, des enfants et petits enfants, dans le projet Babayagas depuis un an.
6. 65 ans, vit seule, ancienne responsable (cadre A) d'une division de service social, enfants
7. 68 ans, vit seule, ancienne institutrice, un enfant
8. 75 ans, vit seule, ancienne comptable, des enfants, des petits enfants
9. Puisqu'on ne peut demander l'origine ethnique des personnes dans les grandes enquêtes nationales en France.
10. On désigne ici par Afrique l'ensemble des pays d'Afrique à l'exception de l'Afrique du Nord. La plupart des immigrés de l'échantillon viennent cependant d'Afrique de l'Ouest.
11. Les entretiens avec ces femmes ont été menés dans le cadre de la recherche «Entourage et soutien familial des immigrés âgés - le cas des familles africaines», commanditée par la CNAV en 2008.
12. Ibid. p.192.
13. Lucie, Togolaise, 45 ans et arrivée en France à l'âge de 10 ans, commerçante dans le Val-de-Marne (elle tient un magasin de produits exotiques).
14. Ibid. p. 14
15. Zelika, Comorienne de 71 ans, inactive. Elle est arrivée en France accompagnée de son fils en 1976, juste après l'indépendance des Comores.
16. Hélène, 20 ans, étudiante française. Sa mère est Togolaise et son père Camerounais.
17. Fanta, guinéenne de 53 ans, installée en France depuis 1979, est assistante maternelle.
18. Charte des Babayagas

B i b l i o g r a p h i e

- Attias-Donfut C., Renaut S., 1994, «Vieillir avec ses enfants. Corésidence de toujours et recohabitation», *Communications*, n°59, Paris, Seuil.
- Attias-Donfut C. (ed), 1995, *Les solidarités entre générations. Vieillesse, Familles, Etat*, Paris, Nathan.
- Attias-Donfut C., Gallou R., 2006, L'impact des cultures d'origine sur les pratiques d'entraide familiale, *Informations sociales* n°134, CNAF, pp. 86-98.
- Bidou C., 1984, *Les aventuriers du quotidien*, Paris, PUF.
- Bonvalet C., Ogg J., 2009, *Les Baby-boomers : une génération mobile*, éditions de l'Aube, Seuil/Ined.
- Brenton M., 1998, *We're in charge, co housing communities for older people in the netherlands : lessons for britain*, The Policy Press.
- Dussart, B.; Haumont N., 1992, *Sociabilité et espaces ouverts dans l'habitat*. Paris, Institut de l'habitat.
- Elias N., 1991, *La Société des individus*, Paris, Fayard.
- Mantovani J, Membrado M, 2000, Expériences de la vieillesse et formes du vieillir, in Vieillir : l'avancée en âge, *Informations Sociales*, n°88, pp.10-17.
- Renaut S., 2001, Vivre ou non à domicile après 75 ans : l'influence de la dimension générationnelle, *Gérontologie et société* - n° 98, pp.65-83.
- Rosenmayr L., Kockeis E., 1963, "Propositions for a Sociological Theory of Ageing and the Family", *International Social Science Journal*, vol. 15, n° 3.
- Mozère L., 2009, Quelle actualité pour une utopie féministe ? in Denefle S. (dir.), *Utopies féministes et expérimentations urbaines*, Rennes, PUR, pp.117-127.
- Singly F. de, 1993, *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Nathan.
- Singly F. de, 1996, *Le soi, le couple et la famille*, Paris, Nathan, p.14.
- Vermeersch S., Bacqué M-H, 2007, *Changer la vie ? Les classes moyennes et l'héritage de mai 68*, Les Editions de l'Atelier.